

Le Journal des Familles

RECUEIL DE LITTÉRATURE

Vol. 1.

QUÉBEC, 21 JUILLET 1888

No. 31.

LA GRANDE LOTERIE.

J'étais arrivé, je ne sais comment, dans une grande plaine remplie d'une foule innombrable de citoyens, dont chacun portait avec soi l'instrument ou l'emblème de son métier.

Tous avaient l'air d'être comme moi, tombés des nues, et tous en habits de voyage, s'arrangeaient pour former en ce même lieu un établissement durable.

Mes yeux se fixèrent d'abord sur une espèce singulière d'architectes, qui, le niveau d'une main et le sabre de l'autre, batissaient une tour semblable à celle de Babel. Au lieu de pierre et de ciment, c'étaient des livres et du sang que les ouvriers employaient à cet ouvrage. Français, Italiens, Anglais, Belges, Américains, Espagnols, Allemands, tous travaillaient avec ardeur à la construction de cette tour, mais faute de l'entendre, et peut-être aussi par la faute des matériaux, l'ouvrage n'avancait pas. Impatent de les voir toujours recommencer, je détournai la vue et j'aperçus des hommes graves, assis autour d'une table ronde sur laquelle était posée une urne de porphyre.

Les graves personnages écrivait je ne sais quoi, sur de petits bulletins, qu'ils déposaient ensuite dans l'urne. Etonné de l'importance qu'ils mettaient à déposer ces bulletins, qu'un enfant aveugle tirait et comptait alternativement, je demandai à mon voisin, qu'à ses tablettes je reconnus facilement pour un journaliste, ce que cela signifiait. — Attendez un moment, me répondit-il, regardez ce qui se passe, et si vous n'en comprenez pas le sens, je vous l'expliquerai. Je regardai et je vis l'enfant aveugle qui, après avoir tiré un billet de l'urne, le remettait à l'un des graves personnages dont j'ai parlé. Celui-ci lisait et proclamait un tel. . . . ministre d'état; un autre billet lui parvenait, et il proclamait un député; un troisième billet, et il proclamait un général; un quatrième et il proclamait un ambassadeur; un cinquième, et il proclamait un administrateur, etc.

— J'attendrais longtemps, dis-je alors à mon voisin, et je regarderais ce jeu toute ma vie, que je ne parviendrais pas à l'apprendre. — Hé! bien, écoutez-moi: c'est ici la roue de fortune. Les hommes que vous voyez assis autour de cette table, sont les administrateurs de la grande loterie qu'on appelle l'état; c'est à eux qu'il faut s'adresser pour avoir des places.

C'est précisément ce que je cherche, lui dis-je, je vais m'approcher de ces graves personnages.

Je peçai la foule qui les entourait, et je parvins jusqu'à auprès d'un petit homme, vêtu d'une tunique polonaise et coiffé d'une toque espagnole, qui m'arrêta par le bras, me demanda ce que je venais faire?

— Un place, lui dis-je.

— Quelle place?

— Mais, cela m'est égale. Il n'y a rien que je puisse se faire aussi bien qu'un autre. J'ai fait d'assez bonnes études; et mon maître m'a dit que je pouvais aller à tout, si je pouvais parvenir à quelque chose. N'êtes-vous pas ministre, ambassadeur, conseiller, général d'armée, ou préfet, peu m'importe, pourvu que j'aie quelque chose. Je veux une place.

— Connaissez-vous les hommes, m'a-t-il dit le petit homme?

— Parbleu, si je les connais! J'ai étudié leur figure et dans Lavater, et leur caractère dans Labruyère.

— Cela ne suffit pas, croyez-moi, parce que nous ne vivons pas dans la république de Platon.

— Mais je vois là-bas des hommes qui ne connaissent ni Platon, ni sa république, qui n'ont, probablement étudié les hommes que dans les cafés, et les antichambres, et qui obtiennent sans difficulté toutes les places qu'ils demandent.

— C'est précisément ce que je voulais dire.

Je ne compris rien à cette dernière réponse; et je j'allais lui en demander l'explication, lorsqu'un abbé vint se placer entre le petit homme et moi, et me demanda d'un air délibéré, si j'avais de l'esprit? Je lui répondis: Je crois en avoir un peu. — Ce n'est pas assez; il faut en avoir beaucoup. Dites-moi, vous n'avez beaucoup, répétez-le souvent, criez-le sur les toits; on se moquera de vous, d'abord; on finira par vous croire, et vous finirez par le croire vous-même; et vous aurez ensuite toutes les places que vous voudrez.

Cela me paraissait tout aussi peu clair que la réponse du petit homme, et j'allais rejoindre l'homme journaliste pour lui demander l'explication de ces énigmes, lorsqu'en me retournant je le vis près de moi, et sans attendre mes questions, il me prévint par celle-ci: — Qu'avez-vous fait depuis vingt-cinq ans? — Rien. — Tant pis. — Quelle a été votre opinion pendant ces longues années? Toujours royaliste. — Tant pis. — Quelle est votre fortune? — Je n'en ai point? — Tant pis. — Pourquoi tous ces tant pis? — Parce que votre nom n'est point dans l'urne de

porphyre, et par conséquent n'en sortira pas.—
J'allais me plaindre de cette conclusion, lorsqu'un mendiant s'approcha de moi pour me demander l'aumône.... Quand on s'occupe d'un état à venir, on ne peut renvoyer un mendiant sans secours : et je pensai qu'entre celui qui sollicite une place et celui qui demande son pain, la différence n'est que du plus au moins. Supposons donc qu'au lieu de donner une pièce de dix sous à ce malheureux qui me suppliait avec tant d'instance d'avoir pitié de lui, pauvre père de famille, je lui eusse dit : *mon ami, ton nom n'est pas dans l'urne et n'en sortira pas ; je pense qu'il eut été fort mécontent de moi ; et cela n'aurait pas empêché sa femme et ses pauvres enfants de mourir de faim.*

Je me félicitais donc d'avoir été plus humain envers le mendiant, que les graves personnages ne l'avaient été envers moi, lorsque j'aperçus le drôle qui avait la figure épanouie, tenant à la main un flacon de vin, et se moquant de ma crédule humanité.

Je voulais lui faire des reproches, mais non dis-je, ma pièce de dix sous est devenue la sienne. Je lui ai donnée sans condition : il peut en user à sa volonté. Ma pièce de dix sous n'est sortie de ma poche que pour rentrer dans la circulation : quel voyage elle fait, et avec quelle rapidité ! Du mendiant elle va au cabaret, du cabaret chez l'épicier, de l'épicier chez le boucher, du boucher chez le boulanger, et de celui-ci au laboureur....

L'état, à qui je demande une place, me doit aussi de la reconnaissance, car pendant ce long voyage de ma pièce de dix sous, il en reste au moins quatre dans les mains du fisc.

Une grave matrone, avec un petit bonnet blanc tout uni, et n'ayant qu'un œil aussi perçant qu'une flèche de feu ; une jeune fille en robe de mousseline coiffée en cheveux arrêtés par un simple ruban rose, se trouvèrent alors devant moi, et m'invitèrent gracieusement à entrer avec elles dans un cabinet qu'elles me montrèrent. L'invitation était si pressante, et la jeune fille si folle ! je balançais, lorsqu'un grand diable de soldat, un bâton à la main et la pipe à la bouche, s'approche de nous, reconnaît les deux femmes ; casse sa pipe, jure ses grands dieux menaces la jeune fille, s'en empare et disparaît avec elle.

Le temps était superbe. Un fiacre me propose une place dans sa voiture. L'action du soldat m'avait étourdi je monte : nous brûlons le pavé ; nous accrochons une borne ; la voiture casse : je tombe dans un précipice sans fonds : je roule sans pouvoir m'arrêter : je fais de vains efforts pour m'accrocher à quelques racines : j'entraîne tout avec moi ; j'étais en nage, je tente un dernier effort : je me réveille et me trouve dans mon lit.

M. GALLAIS.

LA COUSINE DE LIONEL

(Suite.)

« J'ai brisé deux ou trois carreaux à la petite serre aux camélias.

— Ce n'est pas cela. Cherchez encore.

— En voulant entrer par le châssis entr'ouvert, j'ai cassé le camélia blanc en deux.

— L'Impératrice du Japon ! s'écria madame Darsy avec un accent de désespoir. J'en avais promis quelques fleurs aux dames Grimprel pour leurs Italiens de samedi.

M. Darsy fit de la main un signe qui commandait le silence, puis il continua son interrogatoire. « J'ai renversé Mélanie au moment où elle sortait de la lingerie avec une robe sur les bras ; il s'est trouvé qu'il y avait du charbon par terre, dans le corridor, et la robe blanche s'est un peu salie.

— Un peu ! s'écria de nouveau madame Darsy, en joignant les mains, et en levant les yeux au ciel. La robe que votre cousine Fanny comptait mettre à deux heures, pour la matinée musicale de son professeur. Que faire maintenant ? Nous n'avons rien de prêt.

M. Darsy demanda de nouveau le silence.

« Descendez encore au dedans de vous-même, monsieur, dit-il sévèrement. Je vois qu'avec vous on ne trouve pas facilement le fond de l'abîme.

— Peut-être ai-je dit des sottises à miss Betsy, murmura Lionel, mais je n'en suis pas bien sûr.

M. Darsy eut grand-peine à réprimer son envie de rire ; il commençait à se sentir désarmé par la franchise de ces naïfs aveux.

« Je vois qu'il faut vous aider, reprit-il plus doucement. N'avez-vous rien à vous reprocher envers Edith ?

Lionel soupira fortement, comme quelqu'un délivré d'un grand poids, et toute sa contenance sembla dire :

« Comment ! Ce n'est que cela ! je n'aurais jamais songé à en parler !

« Je l'ai appelée affreuse petite guenon, ou abominable petite guenon, je ne sais pas trop lequel des deux, dit-il avec un air qui n'avait rien de repentant.

Le même sourire qui avait paru tout à l'heure sur les lèvres du juge s'y glissa de nouveau.

« Et pourquoi, demanda M. Darsy en reprenant aussitôt son sérieux, avez-vous maltraité de cette façon votre pauvre petite cousine ?

— Elle m'avait appelé chimpanzé et orang-outang, répondit le coupable. Cela m'a mis en colère, parce que je n'aurais jamais cru qu'elle connaît ces deux noms.

— Voilà un joli résultat de votre promenade au Jardin des Plantes, et vous méritez d'être punis tous deux également. Bien qu'Edith ait commencé les attaques, vous êtes aussi coupable qu'elle ; un garçon devrait rougir de maltraiter une petite fille, mêmes en paroles.

Lionel baissa la nez ; sa conscience lui reprochait hautement, à l'heure présente, de s'être montré fort peu chevaleresque envers sa cousine Edith. Lui qui, la veille encore, en

lisant une histoire illustrée du célèbre Roland, dont il venait de faire la connaissance. avait tant admiré ce courtois paladin! Lui qui avait donné le nom de *Durandal* à son sabre, reçu aux dernières étrennes, et celui d'*Olliphant* à un petit cor de chasse, cadeau de son grand ami le maître d'hôtel! Quelle honte! Quel triste Roland il aurait fait, lui, Lionel Seyton! Ce n'était pas ainsi que le fameux Roland se conduisait envers les princesses errantes que le hasard mettait sur son passage.

« Vous serez privés de dessert toute la semaine, Edith et vous, prononça M. Darsy, dont les sentences étaient toujours sans appel.

« Je n'ai pas de chance, pensa Lionel, qui savait qu'on avait acheté des nougats, sa friandise de prédilection, et des mandarines dont il raffolait. Mais bah! ajouta-t-il philosophiquement, la pauvre Edith est, après tout, plus à plaindre que moi. Un garçon doit savoir supporter toutes les privations tandis que les filles... »

Lionel n'acheva pas sa pensée. Il venait d'apercevoir le gros chat blanc qui descendait le long d'un tuyau de zinc, avec autant de tranquillité que s'il s'agissait d'un escalier d'honneur :

« Montjoie! Saint-Denis! A la rescousse! » s'écria-t-il, en sautant comme un fou par la fenêtre ouverte du vestibule donnant sur la cour.

Ces trois mots lui venaient du livre illustré où la vie de Roland était suivie d'une histoire de la chevalerie, qui avait fait ses délices pendant quelques heures. Ainsi que l'abeille, Lionel avait l'habitude de butiner un peu partout, mais nous devons dire que son miel n'était pas de première qualité.

CHAPITRE V

TENTATIVES DE LIONEL POUR SE FORMER UNE BIBLIOTHÈQUE

Lionel aimait beaucoup les livres, mais il en possédait fort peu.

Madame Darsy, chargée habituellement de la distribution des cadeaux au jour de l'an, et à autres époques du même genre, ne questionnait pas Lionel sur ses goûts et sur ses désirs, et comme, pour sa part, elle estimait médiocrement la lecture, il ne lui venait pas à l'idée qu'un garçon turbulent pût aimer autre chose que les jeux bruyants, où son activité trouvait à se dépenser.

Lionel était donc convenablement pourvu de tambours et de trompettes, de sabres et de fusils, de chevaux de bois, et de régiments à pied et à cheval, mais la bibliothèque était encore à l'état de mythe.

Cependant, depuis quelque temps, il cherchait à s'en composer une, et lui avait destiné pour emplacement quelques rayons de son armoire au linge. La femme de charge avait été fort surprise de trouver un jour les chemises sur les mouchoirs de poche, et les chaussettes sur les chemises, pendant que les cravates et autres menus objets se dissimulaient de leur mieux dans tous les petits coins restés libres.

« Qu'était devenu le bel ordre dont elle se montrait si légitimement fière, et qu'elle était parvenue à maintenir

jusqu'à ce jour, en dépit du désordre remarquable de maître Lionel?

Elle poussa un profond soupir en voyant ses soins si infructueux, et recommença sa tâche de débâlement. Mais le lendemain les piles étaient de nouveau bouleversées, et, quand on en vint à une explication, Lionel déclara qu'il avait besoin, un besoin absolu, des quatre planches supérieures, et qu'il ne souffrirait pas qu'on les lui enlevât en faveur de son trousseau, dont il ne se souciait guère.

Comme, au fond, madame Ambroise se sentait un faible pour « ce mauvais sujet de Lionel », dont le bon cœur savait se faire jour en maintes circonstances, elle se résigna à faire l'abandon des quatre planches, et à redoubler ses piles.

« C'est moins joli à l'œil, dit-elle en signant le traité de paix, cela me donnera un peu plus de mal; mais s'il ne faut que cela pour vous contenter, je ne vous le refuserai pas. »

La cage était prête; il n'y avait plus qu'à y placer les oiseaux. A partir de ce jour, lorsque Lionel rencontra sur son chemin quelque volume dépareillé, abandonné par ses jeunes cousines, quelque livre mis en pièces par les petites, et déclaré hors d'usage, au lieu de le laisser aller, au feu ou à la hotte du chiffonnier, il le recueillit soigneusement, l'inscrivit sur son catalogue avec un numéro d'ordre, et le plaça sur les rayons de sa bibliothèque.

Il y avait, parmi ces épaves arrachées au plus imminent des naufrages, un livre que Lionel ne se lassait pas de relire: *les Marins célèbres*.

« Je serai marin! avait-il dit le jour où il n'avait fait qu'une bouchée de l'histoire de Jean Bart. Je serai marin, répétait-il le lendemain et les jours suivants, après avoir lu les hauts faits de Duquesne, Tourville, Duguay-Trouin, Suffren! ah! le beau métier! La mer d'abord, puis les combats, les mitrailleurs, les vaisseaux ennemis prisonniers ou coulés à fond, l'abordage... »

Lionel en perdait le boire et le manger! On pouvait désormais le priver de dessert, le mettre au pain sec, lui imposer les arrêts les plus vigoureux, il avait de quoi se réjouir avec les rêves de son imagination.

Le plus difficile était de se trouver pour le soir un cabinet de lecture, où l'on ne fut pas troublé par les bavardages des jeunes cousines. Impossible de songer à lire dans la chambre du baby. La lampe y était placée très-haut, de façon à ne pas exciter davantage la convoitise du baby que la lune, ou les étoiles, car cet étrange enfant aimait la lumière, comme un imprudent papillon, qui ne demande qu'à aller et brûler ses ailes.

Il fallait le voir, écartant ses petits doigts, les rapprochant lorsqu'une bougie se trouvait, par hasard, à peu près à sa portée. Toute sa physionomie exprimait alors le désir le plus véhément de s'approprier cet objet brillant, et il arrondissait sa petite bouche, avec le même empressement qu'à la vue d'une cuiller, contenant quelque sirop ou autre liquide bien sucré.

« Cet enfant est friand de lumière, » disait parfois madame Darsy, qui se répétait assez volontiers, et qui avait fini par voir dans ce goût prononcé du bien-aimé baby l'indice des destinées les plus brillantes.

Les gens d'expérience avaient beau affirmer qu'il en était

toujours ainsi à cet âge, madame Darsy assurait que ni Fanny, ni Calixte, ni Berthe, ni Laure, ni Edith, ni Lucienne, aucune des six filles, en un mot, n'avait jamais manifesté ce penchant extraordinaire manifesté par l'étrange petit garçon.

Mais pour en revenir à notre héros, il avait adopté depuis peu l'antichambre du petit salon comme cabinet de lecture, et y avait de bonnes banquettes bien rembourrées, où l'on pouvait s'étendre tout de son long sous le velours vert, une table où l'on pouvait étaler ses coudes bien à l'aise, et surtout une belle lampe, à peine voilée par un globe de cristal, et dont personne ne venait vous disputer les rayons.

Lionel aimait passionnément ses aises; c'était encore là un de ses nombreux défauts.

—Quelle chance! pensa-t-il; on ne me dira pas de me tenir droit, ou de retirer mes coudes, et quand je serai fatigué de lire, je pourrai faire un petit somme sans que Berthe ou Laure viennent me pincer ou me chatouiller pour me réveiller!

CHAPITRE VI

RÉSULTAT INATTENDU DE LA PREMIÈRE SOIRÉE D'ANTICHAMBRE

Voici ce que nous trouvons sur la table à écrire de Lionel, entre un thème gibouillé, et un pensum de cent vers, le lendemain même de sa première soirée d'antichambre.

—Hier, comme je dormais à moitié sur la banquette de l'antichambre, j'ai entendu M. de Langeron qui disait à mon tuteur en causant politique :

« Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire. »
Je suis sûr d'avoir retenu textuellement cette phrase, parce que je la savais déjà à moitié, l'ayant lue un jour dans je ne sais plus quel livre.

« Oui, a répondu M. Darsy, mon tuteur, en soupirant. — C'est une habitude qu'il a prise depuis quelque temps. — On peut en dire autant des individus. Voyez ce pauvre Seyton! Que d'aventures dans sa vie! Il y aurait là de quoi défrayer plusieurs romans-feuilleton! Eh bien! il n'a jamais été heureux, et je doute qu'il le devienne. Où n'a-t-il pas été chercher aventure pour tant? »

« Hardi pionnier dans le Far-West, constructeur de villes sur le papier, chercheur d'or en Australie et en Californie, et tout cela pour finir sans un dollar très-certainement.

—On ne peut savoir, a répété M. de Langeron de son ton doctoral.

M. de Langeron me fait toujours l'effet d'un professeur dans sa chaire, soit qu'il dise d'un air de composition : « Voilà un fameux homard, ou de fameuses huitres, ou un fameux consommé, — car il est horriblement gourmand, — soit qu'il aide madame Darsy à me faire de longs sermons que je n'écoute guère, mais qui n'en sont pas moins désagréables.

« On ne peut dire avant sa mort si un homme a été heureux ou malheureux, a-t-il repris d'un air satisfait, comme s'il venait de trouver cette sentence.

Elle n'est pas de lui pourtant. Je l'ai déjà lue sur une

page de l'histoire ancienne de Fanny, où il est question de Crésus et de Solon; Crésus, l'homme si riche, Solon, l'homme sage.

Cela me rappelle que Fanny a été bien déconcertée lorsque son père lui ayant demandé qui elle aurait préféré être, de Solon ou de Crésus, la sotte a répondu, sans se donner le temps de réfléchir, je veux l'espérer pour elle :

« Oh! papa, Crésus, bien entendu; il était si riche! Mon oncle a froncé les sourcils et a expliqué à Fanny ce que consistait sa sottise.

« La sagesse et la vertu, lui a-t-il dit, valent mieux que toutes les richesses du monde. Je travaillais pour vous, mes enfants, mais sans croire cependant que si je ne vous laissais d'autre héritage que les millions qu'on m'attribue, je vous ferais un sort digne d'envie.

(A suivre.)

LE MENDIANT

Je traversais rapidement la rue, en rêvant aux affaires de la vie, lorsque je fus tiré de mes réflexions par un grand éclat de rire. Je lève les yeux, surpris et presque indigné, car l'expression de la joie me parut une sorte d'injure, alors que j'étais plongé dans de si noires vapeurs; et j'aperçus un mendiant, jeune, mais contrefait, boiteux, et couvert à peine de haillons : c'était précisément ce malheureux dont la rate s'épanouissait avec tant de bruit. Accroupi sur une borne, appuyé d'une main sur sa béquille, sa physionomie enjouée et satisfaite semblait remercier la fortune, qui pourtant n'avait pas l'air de s'être trop mise en frais pour lui.

Dans un premier mouvement, je fus sur le point de m'écrier : *où le bonheur va-t-il se nichier?* lorsqu'une nouvelle réflexion m'arrêta, et mon humeur n'étant pas encore dissipée, j'allai m'imaginer que le bonheur n'avait peut-être plus d'autre asile.

En effet, me disais-je, l'existence de ce misérable est obscure et précaire, mais elle est assurée et tranquille. Libre de soucis et d'inquiétudes, il a oublié le passé, il jouit en paix du présent, et les faibles secours qu'il obtient de la compassion publique le rassurent sur l'avenir. Rien ne peut entraver son indépendance, rien ne peut altérer sa sécurité.

Isolé de la société, il est étranger aux charges qu'elle impose, aux malheurs qui poursuivent l'homme dans l'état civil, aux secousses politiques qui ne peuvent lui enlever la place qu'il occupe sur le pavé.

Il n'est point obligé de ployer son caractère aux caprices des puissants, de faire sa cour à des commis de bureau, de solliciter une audience de ses juges, d'implorer la protection d'un valet.

Dégagé du joug odieux des lois arbitraires, il ne craint point que des garnisaires viennent lui enlever

—Fais-moi peur.
—Pourquoi cela ?
—J'ai le hoquet, si tu me fais peur, cela passera tout de suite.
—Eh bien, prête-moi cinq cents francs !
—C'est passé.

Un marseillais demandait un passe-port. Le secrétaire de la mairie écrit le signalement de l'individu.

—Nez aquilin, bouche moyenne.
—Eh ! non, interrompit notre homme, né à Marseille, Bouche-du-Rhône.

Un homme dans un accès de désespoir, s'étant jeté dans un puits : "Voilà qui est agir en secou, s'écria Alfred de Musset !

M. X.... ayant à se plaindre de la nourrice de ses enfants, lui faisait des reproches. La nourrice se mit à rire.

"Nourrice, nous vous avons prise pour nourrir notre enfant et non pour nous rire au nez."

PENSÉES.

Un grand cœur est comme une mer profonde : on peut y plonger, sûr d'en rapporter des perles.

Il est une pire douleur, que la perte d'une précieuse amitié, c'est d'avoir mérité de la perdre.

Nous sommes avides de découvrir dans le prochain des imperfections, afin que ses qualités ne fassent pas disparaître nos défauts.

Les années sont des degrés qui croulent à mesure qu'on les monte.

Qu'est-ce que les peines dans l'ordre moral ? Ce sont le plus souvent des désirs qui surpassent nos forces.

La poésie est l'éloquence qui parle en mesure ; elle était autrefois accompagnés de chant et de danse, elle est à l'éloquence ce que la musique est à la voix et la danse au mouvement.

Un jour en vaut au moins trois pour celui qui fait chaque chose en son temps.

Shakspeare a dit : La vie est ennuyeuse comme un conte raconté deux fois.

HISTOIRE D'UN JEUNE HOMME

(Suite.)

La guérison d'un très-riche client mit, en yogie le vétérinaire de Richesource, *tend l'air*, qui avait gagné sur le turf plus de cent mille francs à son maître le vicomte de la Bécassière, ayant été attaqué du *perigo*. Pierre le soigna avec tant d'intelligence et de cœur qu'il le remit sur ses pieds. De ce moment, les chevaux, les bœufs, les vaches et les porcs des environs ne prirent plus de remède que de sa main. Il marcha rapidement à la fortune, car il faisait payer ses visites autant que celles du docteur Bourguignon et il visitait quatre fois plus de malades que lui.

Entre temps, la veuve de l'ancien notaire mourut et mademoiselle Marie Mathieu, sa fille, se maria à un receveur des contributions indirectes nommé Godefroy.

Le lecteur a deviné que madame Godefroy était ma mère. Je ne dirai d'elle ici que deux mots. Elle devint veuve à vingt-huit ans et mourut à trente-deux, saintement comme elle avait vécu, me laissant pour fortune deux lotis cousus dans la doublure de ma veste, et les bontés de mon oncle Pierre Mathieu, vétérinaire à Richesource.

Après la mort de sa mère, et le mariage suivi du départ de sa sœur, Pierre Mathieu ne ménaga plus rien. Il traita dans un journal de province ultra-radical des inégalités sociales et des moyens de les supprimer ; il parla dans plusieurs réunions publiques de l'inutilité du bon Dieu et de l'influence pernicieuse de l'Église ! bref, ce vétérinaire devint le chef des libres penseurs du pays. L'abolition du pouvoir temporel du Pape, la séparation de l'Église et de l'État, l'instruction gratuite, obligatoire et laïque, les enterrements civils, la commune, les otages, toutes les belles choses enfin que nous avons eu le bonheur de voir n'étaient pas encore inventées mais elles s'élaboraient ; mon oncle peut se vanter d'avoir contribué plus que personne en France à les mettre en lumière et en honneur.

Où ! peu d'ouvriers ont donné un aussi joli coup de pioche dans les vieilles murailles de l'édifice social.

Je possède une brochure de quelques pages intitulée : *Du matérialisme ou du fanimalisme*, par le citoyen Pierre Mathieu, vétérinaire à Richesource.

Ce n'est pas parce qu'elle est l'œuvre du frère de ma mère, c'est pour rendre hommage à la vérité que je déclare cette brochure un petit chef-d'œuvre.

L'auteur y prend à partie le docteur Bourguignon qui avait arboré à Richesource le drapeau des doctrines spiritualistes et chrétiennes, et il démontra à son adversaire que la philosophie spiritualiste est morte, tuée moitié par l'Université de France, moitié par l'école de médecine de Paris ; que l'Église catholique est à l'agonie, et que partout, de la Manche aux Pyrénées, des Alpes à l'Océan, le matérialisme et l'animalisme coulent à pleins bords.

En preuve de ces assertions, il cite ce qu'il a vu à Poitiers.

Le morceau est curieux, et je le donne tout entier, craignant de le gêner en l'abrégeant.

« J'ai été obligé de faire la semaine dernière un voyage à Poitiers. Les distractions sont rares à Richesource : quoi que je déteste la guerre et par conséquent les armées permanentes, j'avoue que ce ne fut pas sans plaisir que je vis défilér, musique en tête, le beau régiment de cuirassiers qui tient garnison dans la capitale du Poitou. Quels magnifiques animaux ! On doit être heureux et fier de soigner de pareils clients, mais aussi quelle responsabilité !

« Le cheval d'escadron valait cinq mille francs : avez-vous beaucoup de clients de cette valeur, monsieur Bourguignon ? Entre nous, avouez qu'un pareil malade est plus intéressant qu'une vieille paysanne idiote.

« Tout à fait à la queue du régiment venaient trois vétérinaires et un médecin. On ne saurait croire les réflexions que me suggéra la vue de ces quatre artistes suivant ce régiment.

« Voici, me disais-je, deux mille hommes pourvus chacun d'une âme immortelle, d'après le système spiritualiste.

« Cette âme, si on adopte les croyances chrétiennes, après avoir été créée à l'image de Dieu a été rachetée par la mort d'un Dieu-homme. Or, où est ici le médecin de l'âme, le prêtre, l'aumônier, comme ils disent ? Il brille par son absence. Les corps sont mieux traités, et j'aperçois un médecin décoré qui fait une autre figure que le petit Bourguignon. Mais il faut reconnaître que tous les égarés sont pour les chevaux, puisque je vois trois vétérinaires.

« Plongé dans ces réflexions, je me mis à suivre sans y prendre garde, le régiment. Ni la musique, ni le colonel, ni les officiers, ni les soldats, ni même les chevaux, n'attiraient mon attention ; je ne voyais plus que les vétérinaires, mes collègues.

« Allons ! me disais-je, réjouis-toi, Mathieu, les doctrines matérialistes et animalistes tiennent la corde dans un pays où l'âme d'un cuirassier est estimée zéro, son corps un et son cheval trois.

« Si vous trouvez, monsieur Bourguignon, que j'exagère la portée de ce fait, cela prouverait simplement — ce qu'on sait déjà — que vous n'avez pas l'esprit observateur et l'habitude de réfléchir.

« Je n'en dirai pas davantage, ne voulant pas me brouiller avec l'autorité militaire qui a le bras long et qui est assez grincieuse pour prendre mal les félicitations que je lui adresse sur la manière dont elle traite les chevaux, le corps et l'âme des cuirassiers.

« Cette page fera, je crois, mieux connaître mon oncle que tout ce que je pourrais ajouter. Je terminerai donc ces détails biographiques, par le récit d'un fait significatif survenu un an avant mon arrivée à Richesource.

« Une nuit que tout le monde dormait dans la maison du vétérinaire, Perpétue Réchigné fut réveillée par trois vigoureux coups de marteau.

« Oh ! oh ! dit la fidèle gouvernante en s'habillant à la hâte, il s'agit de quelque malade de distinction. On ne vient pas réveiller à cette heure M. Mathieu pour une vieille vache ou un porc gras. C'est sans doute *Fend-l'air* qui a re-

huté ou la jument de M. le comte qui aura encore abusé de l'avoine.

« Le cas n'était pas aussi grave que le pensait Perpétue : celui qui frappait était un commissionnaire du chemin de fer chargé de remettre un colis venant de Toulouse et adressé à Richesource, à M. Mathieu. Ce colis assez volumineux et assez lourd se composait d'une caisse de bois sur laquelle était écrit : *très-pressé*.

« Le port n'avait pas été payé, et le commissionnaire réclamait quinze francs.

« M. Mathieu, qui s'était levé, hésitait à déboursier une pareille somme.

« Après y avoir réfléchi, il conjectura que la caisse devait être un cadeau. Certaine odeur fétide indiquait la présence du gibier ; or justement on était à la saison de la chasse ; lui Mathieu aimait beaucoup le gibier ; ses amis de Toulouse connaissaient ce goût donc...

« Il paya le commissionnaire et, aidé de Perpétue, qui tenait la chandelle, il fit sauter à coups de marteau les planches de la caisse formant couvercle.

« Pouah ! fit la gouvernante, en reculant avec tant de précipitation qu'elle laissa échapper la chandelle, qui tomba et s'éteignit.

« Plus accoutumé aux odeurs fortes, le vétérinaire fit meilleure contenance.

« Perpétue, vieille folle, dit-il, rallumez la bougie. Le gibier se trouva être un chien de belle taille, crevé depuis sept ou huit jours. Ce cadeau était accompagné de la lettre suivante :

« Monsieur.

« Je vous envoie les restes mortels de mon pauvre Sultan décédé dans la huitième année de son âge. Veuillez, je vous prie, lui donner la sépulture civile que l'intolérance et les préjugés superstitieux de Toulouse ne me permettent pas de lui procurer. Je vous serais bien reconnaissant de permettre l'inhumation dans votre tombeau de famille.

« Le chien fut enfoui dans un coin du jardin, et Perpétue Réchigné menacée d'être disséquée, tout de suite après sa mort si elle faisait jamais la moindre allusion à ce mauvais tour des cléricaux de Toulouse ; car mon oncle était convaincu que la caisse venait d'eux.

« Il est certain que les cléricaux ne manquent pas à Toulouse et que plusieurs sont assez jeunes et assez gais pour avoir conçu et exécuté l'expédition de ce singulier colis.

« Mais d'autre part, les cléricaux sont délicats sur l'article de la probité : il me paraît difficile qu'ils aient laissé au destinataire les frais de port et d'emballage.

« Encore un mystère qui ne sera probablement jamais éclairci.

« Mon oncle connaissait bien Perpétue, en la menaçant si elle parlait de la disséquer après sa mort. La crainte de la dissection était sa plus grande terreur. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs mois qu'elle révéla au père Moreau, sous le sceau du secret, les mystères de l'odeur cadavéreuse, de la bougie éteinte, du cadavre et de la sépulture nocturne.

« Le lecteur croira sans peine que ce récit fut autrement émuant sur les lèvres de Perpétue qu'il ne la été sous ma plume.

« L'expéditeur du colis ne fit pas à mon oncle une injure.

aussi cruelle qu'il se l'imaginait. Le vétérinaire n'aimait véritablement que les animaux. Il n'était pas loin de regarder comme étant son prochain tout individu de la race chevaline, bovine et porcine. Tandis qu'on ne l'avait jamais vu secourir un chrétien, il avait été surpris plus d'une fois arrachant une épine à quelque pauvre chien qui avait attrapé cela en marchant pieds nus.

On racontait à Richesource qu'un jour d'été et au moment où il surveillait la rentrée de ses foins, Pierre Mathieu fut accosté par un vieux mendiant aux trois quarts aveugle et monté sur un âne étiéque : malgré sa dureté naturelle, le vétérinaire fut touché de compassion. Il chercha dans sa poche, et en retira un croûton qu'il donna à l'âne.

Tel était l'oncle et le tuteur que la nature et la loi avaient chargé de m'élever en honnête homme et en bon chrétien.

CHAPITRE V

MANIÈRE D'UTILISER UN NEVEU

Lorsqu'il reçut du maire du châteaublanc la nouvelle de la mort de sa mère et l'invitation de se charger de sa personne, le premier mouvement de Pierre Mathieu fut de ne rien répondre ou de répondre pour refuser.

En y réfléchissant, il changea de résolution. Il n'est pas clair du tout que la loi permette à un oncle riche, et célibataire d'abandonner son neveu à la charité publique : la loi autorisât-elle un pareil abandon, l'opinion le flétrirait éternellement.

Or on a beau être indépendant, libre-penseur, matérialiste et athée, il faut compter avec l'opinion. Surtout lorsqu'on vit dans un bourg comme Richesource, où tout se sait et se répète.

Pierre Mathieu écrivit donc au maire de Châteaublanc de lui expédier le fils de sa sœur par la voie la moins coûteuse. Son plan était bien simple : eu lieu de me faire continuer des études dispendieuses, il voulait, malgré mon jeune âge, me mettre en apprentissage chez quelque maître ouvrier du bourg. De cette façon je ne me coterais à mon oncle et tuteur que la nourriture et l'entretien, et au bout de deux ou trois ans j'aurais un état, c'est-à-dire, selon le vétérinaire, un bâton de maréchal de France qu'il ne s'agit que de retirer de la gibberne civile.

Je l'entendis, deux ou trois jours après mon arrivée, expliquer ses intentions au pharmacien de Richesource. « Voyez-vous, Laurent, disait-il, je n'ai pas envie de faire de cet enfant un déclassé et un oisif comme il y en a tant aujourd'hui. C'est une faible ressource qu'un diplôme de bachelier lorsqu'on est trop pauvre pour entreprendre les études qui conduisent aux professions libérales.

— Sans doute, répondit le pharmacien, pourtant l'instruction est une belle chose; Godefroy est votre neveu après tout.

— Ce n'est pas une raison pour que je dépense en sa faveur une vingtaine de mille francs. Outre que je ne suis pas aussi riche que vous le croyez, je projette une entreprise philanthropique qui réclame ma fortune entière. L'humanité, voilà ma famille ! C'est pour ne pas en avoir une autre que je suis resté garçon. Je ne me laisserais pas détourner par l'arrivée d'un enfant qui ne porte pas même mon nom.

Je crois que M. Laurent savait à quoi s'en tenir sur les idées humanitaires et philanthropiques de mon oncle ; mais un pharmacien est obligé de ménager tout le monde et les vétérinaires particulièrement, il se laisse donc facilement contaire.

Cette conversation entendue par hasard me chagrina beaucoup. Mon père et ma mère avaient souvent dit en ma présence qu'ils feraient tous les sacrifices nécessaires pour me tenir au collège. Mon jeune amour-propre se révoltait à l'idée que j'allais apprendre un état manuel. Et quel état ! Passe encore si c'eût été celui d'orfèvre, d'imprimeur, de mécanicien et autres professions de ce genre, mais mon oncle avait parlé de me mettre en apprentissage dans le bourg, et il n'y avait à Richesource que des bouchers, des boulangers, des barbiers, des forgerons, des cordonniers, et des tailleurs. Aucun de ces états ne me plaisait. Mon rêve eût été d'aller au collège pour devenir avocat, notaire ou médecin. Par exemple, je n'aurais pas voulu être vétérinaire ; j'avais trop peur des cornes des boues et des coups de pied des chevaux.

Ah ! si mon oncle avait pu lire dans mon âme, comme il eût été indigné de ces projets de grandeur. Médecin, moi ! quand lui Pierre Mathieu, fils de notaire et ayant fait sa rhétoriques, n'avait pu arriver qu'à être vétérinaire de village ! — Pour sûr, mon oncle, s'il avait déviné mes idées ambitieuses, m'aurait, pour m'en punir, placé en apprentissage chez le sacviter du coin.

En apprenant que je n'avais pas fait ma première communion, mon oncle fut obligé de différer l'exécution de ses vœux.

Chaque pays a ses usages plus forts souvent et plus respectés que les lois : c'était l'usage à Richesource et dans les environs qu'aucun enfant n'entrât en apprentissage avant d'avoir fait sa première communion. Les parents les moins chrétiens, les patrons et les maîtres les plus impies se conformaient à cette habitude. Chantemerle lui-même, l'aide marmite de Pespétre Réchigné, n'avait été admis dans la cuisine de mon oncle qu'après avoir fait sa première communion. Libre à mon oncle d'être athée et matérialiste, pourvu qu'il se conformât aux usages du pays.

(A suivre.)

Le Journal des Familles

PARAIT LE JEUDI

TAUX D'ABONNEMENT

Un an	\$ 75	Trois mois	0 25
Six mois	0 40	Un mois (pour la ville)	0 07

(Strictement d'avance.)

Le Journal des Familles est en vente dans tous les dépôts de Montréal et à Québec on peut se procurer notre journal chez MM. F. Béland, rue du Faubourg St-Jean ; L. Drouin et frère, libraires, rue St-Joseph ; Y. Lespérance, libraire, rue St-Joseph ; à St-Roch ; et chez M. J. Bédard, libraire, rue St-Vallée, St-Sauveur.

Nous vendons le Journal des Familles à raison de 8 cents la douzaine, aux marchands de journaux et aux porteurs.

Non-commission ad pour cent de commission aux agents.

Des impressions de toutes sortes seront exécutées à l'atelier du Journal des Familles, 200 rue St-Joseph.

G. A. LAVOIE & CIE.

Editeurs-propriétaires. Encolure des rues Dorchester et du Roi, St-Roch, Québec.